

XYZ. La revue de la nouvelle

Isabeau

Cyril Della Nora



Number 138, Summer 2019

Vulnérabilité : fragiles instants

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/90693ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Jacques Richer

ISSN

0828-5608 (print)

1923-0907 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Della Nora, C. (2019). Isabeau. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (138), 20–23.

Isabeau

Cyril Della Nora

ON S'EST CONNUS dans l'autobus, un matin de mars qui se prenait pour mai. Comme à mon habitude, je m'étais approprié une barre près de la porte du fond. Quand Isabeau est montée, elle a jeté un coup d'œil dans ma direction, et malgré le grand nombre de places qui restaient libres en ce début de ligne, elle est venue s'accrocher près de moi.

Nos regards se sont croisés, une fois, deux fois. Des traits un peu durs, un nez un peu fort, une lèvre supérieure singulièrement ourlée. Au troisième contact visuel, j'ai vu un sourire se dessiner. Un turban emprisonnait ses cheveux et dégageait son front. On aurait dit la jeune fille de Vermeer. Avec son sac griffé, sa jupe à fleurs et ses bottes de travail jaunes, elle avait une allure de hippie des beaux quartiers avec un je-ne-sais-quoi de sophistiqué qui m'a plu — une silhouette souple et aérienne, et des yeux dorés dont l'éclat était renforcé par des sourcils hirsutes et sombres.

Après un moment, une embardée l'a déséquilibrée. J'ai dû la saisir par le bras pour l'empêcher de tomber. J'ai répondu à ses remerciements d'un hochement de tête. « Je suis contente », a-t-elle murmuré. Je me suis abstenu de lui demander pourquoi. Comme j'évitais désormais de la regarder, elle s'est mise à chantonner et à se balancer de gauche à droite avec mon visage en point de mire. Elle doit être folle, ai-je pensé — le quartier est plein de *désinstitutionnalisés* — ou c'est une orpheline qui se reconnaît un père dans tous les hommes qu'elle croise, à moins qu'elle n'ait fait le pari avec des amis de dévisager un inconnu, juste pour voir jusqu'où ce jeu pourrait la mener.

De mon côté de la barre, je ne me sentais pas importuné, j'étais plutôt amusé, mais je peinais à croire que le comportement un rien envahissant de cette fille avait été provoqué par ma seule bonne mine, tant il est vrai que, depuis l'école secondaire, mon succès avec les femmes n'avait jamais été

convaincant. Conquérant malhabile, que d'aucunes qualifiaient de trop sentimental, voire de collant, j'avais pris très tôt la posture de l'honnête garçon, propre sur lui, studieux et affable, qui dans les *partys* se laissait le plus souvent séduire par celles qui avaient été snobées par leur premier choix.

Il ne me restait plus qu'un arrêt avant d'arriver à destination. Ma main tenait déjà mes clés au fond de ma poche. Il me sembla alors qu'Isabeau m'adressait la parole. « Je n'ai rien dit », me répondit-elle. Son regard avait quelque chose de caressant qui me tira un sourire. Le sien s'élargit encore davantage. « As-tu cinq minutes pour un café ? » Surpris tout autant que flatté par cette demande, je n'ai même pas eu le temps de répondre que les portes du bus se sont ouvertes et que je me suis retrouvé dans l'air printanier, Isabeau derrière moi.

Un soleil indécis a éclairé son visage. Elle a fait un quart de tour sur ses talons, « par là ? » et je l'ai suivie. Elle marchait d'un bon pas, mais sans bruit, on aurait dit qu'elle flot-tait. « Tu connais le *Point nommé* ? »

Murs de briques mal décapés, plantes vertes assoiffées et banquettes tendues de cuir rapiécé. Isabeau a posé son sac près de la grande fenêtre d'une salle tout en longueur, a retiré son turban, l'a accroché au dossier de sa chaise, et a replacé sa crinière couleur châtaigne. Mes yeux ont glissé jusqu'aux perles de ses oreilles et n'ont su éviter les reliefs de sa poitrine, interpellés par une générosité insoupçonnée. Elle s'est assise. Son parfum est venu m'envelopper. Elle a croisé les jambes et m'a demandé mon prénom. Le sien est resté imprimé sur ses lèvres en une moue qui m'a boule-versé. « Quand je suis née, mes parents *trippaient médié-val* », s'est-elle presque excusée. Même si je trouvais qu'ils lui avaient donné le prénom d'une reine de France, elle disait que chaque fois qu'elle se présentait à quelqu'un, elle ne pouvait s'empêcher de s'imaginer en souillon de taverne, paillard et grasse. Elle était pourtant mince comme un fil — pas maigre, pas menue, pas athlétique non plus, juste fine et longue comme un roseau, Isabeau.

Un serveur s'est approché. Elle a commandé une infusion de verveine avec du lait et deux biscottis aux pistaches. Sans réfléchir, j'ai dit un café régulier, puis j'ai voulu savoir quel était le goût de la verveine. Isabeau a replongé ses yeux d'automne dans les miens. « Je sais que ça a l'air bizarre... » Après un temps, j'ai complété sa phrase par une question : « nous deux ici ? » Pour la première fois, elle a semblé fébrile. Alors que j'allais rétorquer que le féministe en moi ne voyait rien à redire à ce qu'une femme invite un homme, le serveur est revenu avec notre commande. Isabeau m'a offert un biscotti. Elle a renversé du lait sur la table, qu'elle a aussitôt épongé avec une serviette en papier. Dans sa précipitation, c'est le sucrier qui a manqué de se retrouver par terre. Après s'être servie, elle l'a poussé vers moi. « Ils ont du miel si tu préfères, mais moi ça m'endort. » Elle a inspiré profondément. Quand le calme est revenu, je n'avais plus de doutes, je n'avais plus l'impression d'avoir une folle devant moi, je ne trouvais plus cette rencontre saugrenue, je me sentais plutôt reconnaissant. Et j'ai compris pourquoi quand son biscuit a craqué entre ses dents : j'étais amoureux d'elle.

Pendant trois heures elle m'a parlé de sa vie. J'ai raconté la mienne sans le jovialisme habituel de celui qui veut plaire, sans omettre ce que d'ordinaire je taisais aux filles que je venais de rencontrer : mon aversion pour l'hiver, les bars à la mode, la bonne humeur hypertrophiée de la plupart des émissions de télé ou de radio, les menteurs en cravates qui dénoncent le mensonge, le fait que je perds constamment mes clés ou mes lunettes, ou qu'à trente-trois ans je n'avais jamais vécu en couple.

Contrairement à mes récents premiers rendez-vous, je me sentais écouté sans être jugé, sans être évalué. Isabeau avait un tel appétit de connaître mon passé que j'eus un temps l'impression de subir un interrogatoire, mais face à elle je me sentais serein, confiant, presque adroit, les mots me venaient sans hésitation et je fus surpris de la faire rougir à deux occasions. Quand à son tour elle répondait à l'une de mes questions, ou digressait sur un détail, je la dévorais des yeux. Tout

était charmant chez elle : son rire, ses mains qui bougeaient, sa façon cyclique de se rasseoir bien droite après s'être lentement laissée glisser sur sa chaise, son genou qui heurtait à répétition le dessous de la table, le son nasillard de sa voix quand elle imitait sa mère, sa langue qui claquait quand elle voulait marquer son approbation, ou son rot enfermé dans sa main et son regard vers moi pour savoir si je m'en étais offusqué.

Née belge d'origines méditerranéennes mélangées, elle était venue s'installer au Québec sur un coup de tête peu après sa majorité, « pour mettre de l'air, de l'eau et aussi du silence entre elle et une parenté au penchant affirmé pour le mélodrame ». Alors qu'elle parlait, je me suis rendu compte qu'elle tenait l'un de mes pieds coincé entre les siens. Après mon coup d'œil sous la table, elle a juré ne pas l'avoir fait exprès. Immédiatement, j'ai emprisonné l'un des siens et elle a ri sans le retirer. Il y a eu un silence et quand elle a tourné la tête, je crois que j'ai vu battre son cœur dans l'artère qui irrigue son cou. « On dirait qu'il va faire beau », a-t-elle estimé en regardant au-dessus des arbres.

Si j'avais pu, si j'avais su, j'aurais arrêté le temps à ce moment-là, car à l'instant où j'allais lui proposer une promenade dans le parc, du fond de son sac son téléphone s'est mis à chanter cet air populaire italien qui m'a toujours tapé sur les nerfs. Elle a eu l'air embêtée. Sa respiration s'est accélérée. Ses épaules se sont voûtées. Elle a semblé vouloir se ressaisir et m'a demandé d'une voix enrouée « tu m'attends ? » Avant que je n'aie pu lui répondre, elle s'est emparée de son sac et s'est dirigée vers la terrasse à l'arrière du bâtiment. Elle venait de me dire qu'elle se sentait désormais la force de ne plus espérer le retour de ce diable déguisé en prince charmant qui faisait d'elle sa chose depuis des années, au moindre claquement de doigts.

J'ai longtemps attendu Isabeau ce jour-là, mais elle n'est pas revenue. Quand j'ai pu me lever, j'ai remis au serveur le turban qu'elle avait laissé accroché au dossier de sa chaise. Il l'a conservé pendant quelques semaines, puis il m'a demandé si je voulais l'emporter.